

LA MALADIE DE L'EXIL
DE LA SOUFFRANCE DU REGRET À LA PATHOLOGIE DE LA
NOSTALGIE

Patrick Dandrey (MSRC)
Université Paris-Sorbonne

Immigrés, émigrés, réfugiés, apatrides, demandeurs d'asile, ressortissants, résidents, sans-papiers — ces termes d'actualité situent la mondialisation d'aujourd'hui loin du cosmopolitisme aventureux et séducteur de naguère: plutôt dans le sillage sinistre de l'exil, fatalité de jadis, souffrance de toujours. Ébloui par la marque qu'ont laissée les semelles de vent du poète sur le sable de la mémoire, on avait fini par oublier dans la liste des malheurs de ceux que le monde contraint au déracinement cette douleur ancestrale, cette douleur éternelle en l'homme, qui sans excéder sa misère matérielle, la double d'une misère morale au moins égale: la douleur d'être dépaycé. Aux chantres du multiculturalisme confortable, rappeler toujours ceci: que le dépaysement contraint est un déracinement. Et que la première génération de ceux qui partent, s'ils croient le faire de leur plein gré, transmet à sa descendance le remords, la torture et la haine de l'arrachement qu'elle a refoulé et occulté pour avoir pactisé avec la contrainte de son propre exil. La seconde génération, la suivante et

celle encore qui suit la suivante grossissent la flamme du ressentiment en faisant souche non sur la terre d'échouage ni dans le rêve de la terre laissée et perdue; mais en faisant souche pour ainsi dire sur l'exil, au cœur de l'exil, entre les lèvres de la blessure inguérissable et sans cesse creusée. L'exilé peut, à la rigueur, pardonner à sa terre d'accueil de l'avoir reçu, parce que demeure toujours en lui le rêve de s'en retourner dans son pays d'origine. Pas ses fils ni les fils de ses fils qui ne reviendront jamais «au pays», parce que ce pays devenu lointain n'est plus le leur, quoi qu'ils en pensent. L'exil les a identifiés: ils s'identifient à l'exil. Et c'est là une blessure inguérissable pour la plupart des hommes. Le seul conflit moderne qui ne guérit pas et ne guérira pas de sitôt, celui d'Israël et de la Palestine, oppose aujourd'hui deux mémoires de la diaspora qui creusent et attisent par des récits sans cesse alimentés d'Histoire et de Fable le souvenir de leur ressentiment réciproque. Ainsi notre millénaire a-t-il débuté sous le signe d'une noise infinie et insoluble entre ces deux peuples dont chacun s'estime promis à la terre qu'il ne peut pas partager avec l'autre. Car on ne partage pas ses origines, on ne crée pas une fédération dans un berceau. Encore moins y célèbre-t-on une hyménée.

Cette blessure ramène ces deux peuples à la fable originelle dont pourtant, tous deux héritiers de la religion du Livre, ils partagent le modèle: celui de l'Éden offert par Yahvé à nos premiers parents qui l'ont perdu. Cette perte de la terre première, celle où les fruits sont d'or et où coule de chaque source le miel de la satiété, n'est pas seulement commune à ces deux peuples frères dont le conflit déchire notre présent. L'image du paradis perdu se retrouve aussi dans l'autre Fable qui a structuré la culture occidentale: à celle, biblique puis donc

chrétienne, de l'Éden, la contrée païenne de l'Arcadie offre comme un double et semble faire écho. Le mythe arcadien, revivifié par l'Humanisme héritier de la bergerie des Anciens, développa la rêverie fantasmée d'une retraite idyllique où les valeurs antiques abritées de la fureur et de l'érosion du temps remonteraient jusqu'à un en deçà définitivement protégé du flux de la durée qui tout rompt et tout corrompt. Mais nous savons bien que le fil de chaîne de la mort croise le fil de trame de ce rêve protégé, brisant l'idéal d'harmonie et le décalant en objet de rêve déçu et de désillusion affligée: *et in Arcadia ego...* La mort aussi règne en Arcadie. Comme le paradis était fait pour être perdu, l'Arcadie de même pour être inondée par le déluge du Temps. En quoi elle constitue moins un espace que la métaphore spatiale d'un temps qui ne se perdrait pas et ne briserait pas la communion universelle de l'homme avec son essence, du réel avec son Idée, de la vie avec l'éternité.

Mais ce sont là rêves utopiques fabriqués à seule fin d'être brisés: pour que la fable commence, pour que l'histoire s'ébranle, bref pour que l'homme vive et que la femme enfante, que les générations se succèdent et fassent récit, il leur faut s'exiler de l'Éden et de l'Arcadie figées dans leur perfection, quitter la retraite isolée, en un mot naître, vivre et mourir. Le paradis premier, on ne peut y revenir que sur les ailes de la fable — ou celles de la poésie qui chante la vie antérieure ou détaille les délices profondes de cet abri premier et primal aux reflets d'hyacinthe et d'or, où se murmuraient les accents secrets de la douce langue natale, où tout n'était qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté¹. Mais ce sont là rêveries de poètes: tout comme l'exilé, retour chez lui, n'y retrouve pas ce qu'il avait laissé, car le temps a passé et a infligé à l'espace la

marque de son mouvement irréversible, de même le poète seul peut-il nous faire oublier que l'illusion du retour à la quiétude matricielle d'avant la naissance signifie en réalité s'endormir du sommeil de la terre. La flèche du temps a transpercé, inexorable, le songe flatteur de la régression.

Et pourtant l'humanité engagée dans la marche inexorable de l'Histoire demeure hantée par le souvenir poignant de cette antériorité immobile et euphorique. Ce souvenir prend volontiers la forme d'un rêve de retour: ce sera d'un côté la marche vers la terre de Canaan, la terre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, promise au peuple d'Israël persécuté sur le sol égyptien ou captif dans Babylone; et de l'autre, c'est la navigation vers Ithaque promise pour issue de son périple indéfini à Ulysse en butte aux périls de la mer, aux avanies des dieux, aux assauts des monstres, à l'hostilité des peuples lointains et aux contraintes de la terre étrangère où Calypso l'a isolé. Les deux récits inauguraux des deux foyers de civilisation dont a procédé notre imaginaire culturel mâtinent ainsi leurs épopées de conquêtes par des récits d'exil et des songes de retraite. Mieux, c'est au sein même de l'épopée, au sein de l'héroïsme, que se lovent la souffrance et la hantise du retour vers le pays perdu et espéré. Moïse, vainqueur de Pharaon, est le général d'une troupe qui fuit et aspire à se réfugier dans une terre qui fut celle des tout premiers parmi les hommes et qui esquisse un avenir de diaspora et de frustration au peuple élu. Et c'est toute la subtilité de l'épopée homérique, par la réplique qu'adresse l'*Odyssée* à l'*Iliade*, d'avoir rabattu sur les vainqueurs l'infortune des vaincus déracinés: ceux qui ont détruit Troie et condamné à l'exil ses survivants endossent eux-mêmes à travers les déboires de leurs retours catastrophiques le rôle de

leur victimes. Israël figure par rapport à l'Éden ce qu'Ithaque représente par rapport à Ilion.

C'est dire que ces fables inaugurales sculptent dans la matière première de l'Histoire des figures de douleur et de perte. Car ces aspirations au retour, allégories de la condition humaine dans sa finitude et sa circonscription, figurent ce qui fait aussi son malheur: la pointe du désir insatisfait. Un désir plus que local, plus que subjectif, un désir qui définit l'être humain tout entier. Car l'aspiration au pays où l'on n'arrive jamais révèle dans son tourment le poids contraignant des deux bornes mises à notre illusion d'égaliser les dieux: celle de l'espace, qui nous sépare de la terre promise; et celle du temps, qui creuse de sa durée irréparable notre séparation. Mort aux frontières du pays de Canaan, Moïse n'en foulera pas le sol. Et dans Ithaque retrouvée, Ulysse ne pourra guère que substituer à l'obsession douloureuse d'y revenir la douleur d'éprouver que le temps passé et le monde ancien y ont à jamais fui. Car le monde a changé pendant l'absence du voyageur, les êtres et les choses figés dans sa mémoire ont subi l'érosion du temps. Des prétendants, figures d'avenir, d'un avenir tout différent, emblèmes d'un reniement menaçant, enveloppent la gardienne du trésor de fidélité, Parque débonnaire dont la main, qui file le jour la tapisserie du Temps, défait dans l'obscurité le cours implacable des heures écoulées. Certes, mais qui croirait sauf en rêve que le temps perdu se rattrape jamais? Il faut toute la foi d'une fable pour croire que Pénélope puisse chaque nuit défiler le fil de la tapisserie de nos jours que les Parques ourdissent d'une main sans appel. Aussi bien est-ce dans la nuit, mère des songes, que Pénélope détisse les heures.

Et encore Ulysse a-t-il eu de la chance: il est rentré, récupérant sinon les années perdues, du moins les lieux où il aurait aimé les vivre. La coutume antique d'infliger, pour peine alternative à la mort, l'ostracisme, cette figure politique et judiciaire de l'exil conçu comme une prison sans murs, révèle combien pendant des siècles la perte du sol natal provoqua une douleur au sens propre épouvantable. Elle reçut d'Ovide son parrainage poétique, cependant que Virgile la déclinait sur tous les modes, chantant le regret de l'homme civilisé pour l'Arcadie pastorale dans les *Bucoliques*, celui de l'homme des villes pour la vie rurale dans les *Géorgiques*, celle du fondateur de cités pour sa première patrie anéantie dans l'*Énéide*. Du moins était-ce sur le mode imaginaire de la fiction. Les *Tristes* et les *Pontiques* de son contemporain Ovide exilé par l'empereur dans les contrées barbares du Pont-Euxin donnent à l'élegie son baptême de réalité. En sortiront deux veines prodigieuses de la lyrique universelle: les poèmes d'exil et les poèmes de regret.

Les poètes qui s'y exercent lutteront de toute l'ardeur de leur imagination verbale pour identifier en termes spécifiques la douleur suscitée par le déchirement sans remède de l'exil, emblème de la condition mortelle de l'homme. Mais la conquête des mots et des nuances du sentiment qu'il circonscrivent est plus lente sinon plus coûteuse que celle d'une terre promise ou d'une patrie retrouvée. L'Arcadie s'est perdue dans le silence, la commémoration émue de sa perfection harmonieuse a longtemps occulté l'expression de la peine à l'avoir perdue. La douleur annoncée par Yahvé à Adam et Ève ne procède pas de la perte du Jardin enchanté, mais des conditions faites à eux sur la terre qui va devenir la leur: la sueur du front et l'enfantement dans la souffrance ne laissent pas encore place à cette forme

particulière et nuancée de douleur morale et affective que suscitent l'absence du sol natal et le passage du temps révélé par cette absence. Les tribulations des Hébreux en Égypte, leur longue route dans le désert, les épreuves auxquelles Yahvé les soumet, la Bible les exprime dans les termes vagues de la peine et de la gêne. Du moins l'ouverture de l'*Odyssée* par les plaintes et les pleurs d'Ulysse qu'Athéna rapporte à Zeus fait-elle place immédiate et centrale au malheur d'être retenu loin de sa patrie et au désir d'en voir monter au ciel les fumées de la terre bien-aimée. C'est déjà plus proche de l'expression appropriée au deuil de la patrie perdue et du temps effacé. Mais le doigt du poète n'a pas été mis encore sur le mot juste, le mot propre qui va permettre à l'exilé d'édifier et de structurer sa douleur en l'isolant et en la réfléchissant dans un mot propre. Le cœur d'Ulysse, au chant V de l'*Odyssée*, nous est montré ravagé par les larmes, les sanglots et le chagrin (v. 83). C'est à la fois trop et trop peu pour identifier la peine particulière que lui vaut son exil. Il faudra bien des siècles encore à la conscience humaine pour isoler cette nuance rare de l'arc-en-ciel sensible que désigne aujourd'hui le terme somme toute récent de «nostalgie».

Et voici formulé, par ce mot, l'enjeu du présent propos: saisir sur un spectre de quelque trois millénaires les conditions d'apparition et d'élaboration du concept — idée et verbe confondus — qui identifie désormais sous ce terme la souffrance spécifique provoquée par l'exil et répertoriée comme telle dans l'herbier universel des peines de cœur. Le mot par lequel nous le désignons aujourd'hui a une date de naissance curieusement proche de nous: il a été forgé à la fin du XVII^e siècle dans un contexte médical, et l'on sait même par qui. Nous le verrons en son temps. Mais, d'un autre côté, comme on vient de le

montrer en introduisant cet exposé, rien ne paraît être plus ancien que le sentiment de nostalgie; rien plus commun à entendre (et à vivre) que cette conscience souffrante d'une absence: absence non d'un être, mais d'une chose. Au sens le plus précis quand c'est un pays, le pays natal, la patrie perdue. En un sens plus vague lorsque c'est une époque, un climat, un état d'âme — un moment heureux, un âge regretté, la jeunesse, bien sûr, et le passé en général. Car la nostalgie, qui à l'origine fut de lieu, s'est étendue peu à peu à désigner par image le regret aussi du temps. En ajoutant toutefois au regret quelque chose de plus poignant, mais qui demeure amorti et lancinant: c'est une souffrance ornée et alanguie, qui s'enveloppe d'esthétique et y porte. Et pourtant en elle se répercute un choc, une contradiction brutale de la temporalité: car la nostalgie qui est regret, qui est donc régressive, est aussi désir, par conséquent élan; mais un élan qui se projette vers le passé et se résigne à ne jamais atteindre sa cible. Si donc la nostalgie teinte son regret de désir, c'est sous la forme de la frustration; une frustration qui trouve à se compenser dans la fruition du souvenir et la réitération idéalisée du lieu et du temps perdus.

Un survol historique, en révélant les étapes qui ont mené à la conscience, à l'expression et à la formulation de ce sentiment nuancé et sophistiqué, devrait nous permettre de développer l'accumulation d'effets confondus dans son acception moderne, lovée dans une formulation que l'on vient de dire assez récente, mais dont le sens même a évolué depuis son invention par un médecin de l'époque moderne et en tant que pathologie susceptible de thérapie. Or l'on ne soigne plus guère, aujourd'hui, de patients atteints de nostalgie. Ce mélange impur de précision et d'incertitude, de datation précise et de

sédimentation lente invite à observer comment l'intuition de la nostalgie en vint à se cristalliser dans le mot qui la désigne aujourd'hui comme une évidence dont la pérennité n'est peut-être qu'un leurre. Et à imaginer comment elle s'arrima peu à peu à la douleur de l'exil comme son expression privilégiée.

*

Car la douleur de l'exil a commencé par s'exprimer, de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, sous des vocables flous, recoupant le champ sémantique de la souffrance, du chagrin, de l'affliction au sens large. Mais la nuance plus précise que vous venons d'esquisser en développant le sens du vocable moderne de nostalgie semble s'être cristallisée, en grec comme en latin, dans deux termes qui renvoient plus ou moins à ce que le français actuel nomme «désir»: le *póthos* des Grecs, le *desiderium* des Latins. Les réduire au désir serait pourtant les amoindrir. La puissance suggestive de ces deux termes tient en effet à leur capacité d'articuler le repli à l'élan, la rétraction à l'appel, bref ce que nous appelons le regret à ce que nous appelons le désir: tension que résout l'imagination en substituant à l'image du présent et de l'ici abhorrés celle de passé et du lieu chéris, restitués à l'état de trace mémorielle et de présence fantomatique et d'autant plus prégnante — «présence d'une absence», on connaît la formule... Jean Starobinski a magnifiquement analysé le moment fondateur, pour l'histoire de la notion de nostalgie, que constituent les deux recueils d'Ovide exilé: les *Pontiques* et les *Tristes*². Il y a relevé le rôle de la douceur comme marqueur de cette forme spécifique de regret qui deviendra la nostalgie du pays perdu. Et souligné la conjonction de la mémoire et de l'imagination fusionnant leur efficace dans la tristesse portée à son

acmé: c'est le superlatif de la *tristissima imago* qu'Ovide ne manque pas de référer au souvenir de Troie disparue. Les recueils d'exil d'Ovide incarnent ainsi cet *âge du regret* qui a précédé celui de la nostalgie explicitement formulée.

En droit hériter d'Homère, Virgile avait su exploiter le même registre, susciter la même évocation de la nuit éternelle qui avait été pour tout un peuple une nuit éternelle, comme pour marquer la situation de l'*Énéide* à l'articulation sensible des legs croisés de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Le *dolor* indicible (*infandum, Regina, jubes renovare dolorem*) que la reine Didon contraint Énée à *renovare*, à réitérer, par le récit de la chute de Troie ne procède pas, comme celui d'Ovide, d'un esprit proprement nostalgique: la part de la remémoration douloureuse est, dans l'*ethos* de fondateur de race qui identifie Énée, largement déficitaire par rapport à la part de l'élan vers la cité de substitution qu'il est voué à bâtir. Dans son *desiderium*, il y a plus de désir que de regret. Son destin héroïque ne le conduit pas à consommer l'avenir dans le souvenir du passé perdu. Mais à superposer à la souffrance de la patrie perdue l'image prophétique de la patrie future — celle de Rome en gestation déjà dans Albe remplaçant Ilion. Reste que, si la forme que revêt sa douleur l'éloigne de la nuance proprement nostalgique que nous quêtions, elle nous intéresse tout de même par les lumières qu'elle apporte sur la manière dont le sentiment s'élabore et s'exprime dans la poésie antique: par le truchement de structures formelles, d'une architectonique du sensible, d'une symbolique des gestes et des intentions qui compense certaines carences du vocabulaire dévolu à l'anatomie de l'affectivité.

Et ce n'est pas dans la pensée antique seule, mais aussi dans son avatar humaniste, que ce jeu structurel entre les masses et les formes permet de nuancer ce que la langue peine à distinguer. C'est ainsi que les deux recueils romains de Joachim Du Bellay dessinent dans leur dialogue et dans la réciprocité assurément étudiée de leur posture le plus parfait emblème de cet âge du regret qui a précédé le moment de la nostalgie proprement dite, avant l'invention même du mot. Nostalgiques d'une civilisation perdue dont les ruines disent à la fois la grandeur et l'absence, voici d'abord *Les Antiquités de Rome*, écrites par le poète durant la première partie de son séjour dans la Ville éternelle qui est pour lui avant tout l'*Urbs* républicaine et impériale. Les sonnets qui composent ce recueil ménagent une tension raffinée entre l'enthousiasme et la dépossession que résout cette merveille de rhétorique nostalgique: l'enjambement du sonnet entier par la métaphore, par un arceau métaphorique regorgeant d'images dorées, avant de retomber en terre, en terre poudreuse où se sont abîmés ces monuments que l'imagination ranime pour l'œil désabusé mais non déçu. Le regret porte ici l'émotion personnelle, vécue et sensible, vers la méditation universelle sur le destin des grandeurs humaines et sur le peu qu'il en reste. Une tradition ludique ne traduisait-elle pas le sigle SPQR par Si Peu Que Rien? À cette consolation de la douleur d'être homme par le rire, le poète préfère la méditation par l'image. Son émotion y cisèle de manière presque parfaite le contour de ce que nous nommons aujourd'hui le sentiment de nostalgie combinant le lieu et le temps dans une méditation sur la trace.

Et puis, nostalgie au sens plus étymologique, voici que l'appel lancinant et frustré au retour dans sa patrie trop longtemps abandonnée trouve

dans le second recueil, intitulé pour le coup *Les Regrets*, sa modulation privée et sa figure rhétorique propre. Déchiré de devoir jusqu'à il ne sait quand prolonger pour des raisons de carrière un exil qui lui pèse, il réoriente vers lui-même sa douleur jusqu'alors élargie aux dimensions des civilisations, et la projette dans un parallèle obsessionnel entre la cité étrangère et son petit village natal, ajusté aux dimensions intimes d'une biographie singulière. Par quoi il avoue la maladie de langueur et de désespoir qui l'étreint, son dégoût poignant de soi, son inappétence de vivre et sa lassitude de lutter. La Renaissance déposait ainsi au seuil du siècle nouveau, de ce XVII^e siècle où devait être forgé le vocable *nostalgia*, ses rêveries de passé et de pays perdus, sa nostalgie des civilisations disparues d'Athènes et de Rome, pourtant si présentes, et celle des paradis perdus, enfances de l'humanité dont nous a éloignés cette perpétuelle décadence que constitue l'Histoire, et enfances personnelles dont nous éloigne à tout instant l'existence. Miniatures d'un *À la recherche du temps perdu* réduit aux dimensions du sonnet, les recueils romains de Du Bellay associent la méditation métaphysique sur les tenants et les aboutissants de l'aventure humaine à l'expression partagée d'un malaise privé aux portes de la confession autobiographique. Des portes non franchies, bien sûr: Du Bellay n'est pas (encore) un poète romantique. Il a la fibre pour être Chateaubriand, mais il sculpte des camées au lieu de peindre à fresque. Et sa confiance, saturée de mémoire, ne laisse émerger son for intérieur que dans le détour et le porte-à-faux d'une culture de la citation, de la référence et de l'ornement emprunté qui sont un autre tour de la nostalgie: une nostalgie esthétique et rhétorique, en somme.

Pour que se combinât à cette culture la part de mal du siècle qui fera de l'époque romantique un âge d'or de la nostalgie exacerbée en souffrance morbide, il fallait une autre fibre, un complément nécessaire à réaliser un composé alchimique plus fortement timbré: accomplir en somme la synthèse entre le *desirium*, à dominante psychique, et la *tristitia*, où vibre plus d'émotion; colorer de noir les élans du regret. Un modèle sculptural assez répandu durant le Moyen Âge gothique s'offre à identifier cette composante, qui règne à petit bruit encore au bord du regret, et va bientôt lui offrir de quoi se charpenter en morbidesse nostalgique. C'est le motif bien connu qui figure les versets de la Bible où Adam et Ève se cachent à Dieu après qu'ils ont goûté au fruit défendu (Gn 3 8-13). La cathédrale de Chartres en offre une version très parlante, aux voussures du porche central du portail Nord³. C'est Adam qui nous y intéresse. De sa main gauche, il cache son sexe: c'est qu'en effet instruits par le fruit de l'arbre de sagesse, «leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus» (Gn 3 7). Et de sa main droite, il soutient sa tête inclinée. Pour le coup, aucun verset de la Bible ne signale ni n'autorise cette pause. Mais l'on y reconnaît bien sûr l'emblème le plus expressif de la prostration mélancolique. C'est-à-dire que s'exprime à travers cette pause la fatalité et la conscience d'être homme, conséquence de l'innocence perdue que va immédiatement sanctionner la perte de l'Éden.

Placée ainsi au seuil de la Chute, cette addition interprétative à la leçon de l'Écriture Sainte, droit venue de l'héritage païen mais christianisée par la synthèse scolastique, fait indice de la voie royale qu'ouvrait au sentiment du regret cette alliance considérable. Car la mélancolie entre sur la scène du Paradis perdu accompagnée d'une cortège immense de

pleureuses et de médecins, d'une armée de maux et de maladies, d'une bibliothèque fournie et d'une tradition érudite innombrable. On ne cherchera pas à redire ici tout ce qu'elle est. Il a fallu à Robert Burton en 1621 les milliers de pages de son *Anatomy of Melancholy* pour en donner une idée, bardée de références développant en une résille à la taille de la bibliothèque de Babel cet empire noir bâti sur une illusion⁴: car la bile noire qui fait le sens premier du mot, la *melaina cholè* des médecins grecs, n'a jamais existé que dans leurs observations incertaines et leur théorisation aventurée.

Le prestige de ce modèle tient sans doute pour beaucoup au «passage du Nord Ouest» qu'il ménageait pour analyser les liens et les interférences entre *physis* et *psyché* qu'avait divisées le dualisme de l'imaginaire occidental. Le modèle mélancolique avait ainsi étendu lentement son empire sur tous les désordres de l'esprit impliqués par le corps ou semblables à ceux qu'induit le désordre du corps. Il en était venu à inclure dans son apanage, à la fin de la longue Renaissance, des variantes érotomaniaques, hystériques, hypocondriaques, sorcières et possessionnelles, inspirées et enthousiastiques, qui enrôlaient sous son aile noire pêle mêle Don Quichotte, Hamlet, Montaigne, le Tasse, les possédées de Loudun et les sorcières de Salem, les malcontents anglais et les poètes élisabéthains, les conventins frappés d'acédie et les savants surmenés. Et bien d'autres encore. Il faut bien dire que dans cette énumération se mêlent des cas fort savamment diagnostiqués et raisonnés à des mélancolies désignées ainsi par simple analogie. Robert Burton *alias Democritus junior*, appelait mélancolie de «tendance» celle que l'on baptise improprement d'un terme médical pour exprimer faute d'autre mot un état d'âme et d'esprit affligé:

Et lorsque nous disons de quelqu'un qui est abattu, triste, amer, léthargique, mal luné, solitaire, troublé ou mécontent, d'une façon ou d'une autre qu'il est mélancolique, ce mot est employé de façon impropre et ambiguë⁵.

Mais encore faut-il dire quelque chose...

Le premier Démocrite, celui de l'Antiquité, n'avait-il pas ouvert la voie à ce détournement du vocable pathologique par le discours moral, quand il se reprochait, dans le roman des *Lettres hippocratiques* (datant en fait du I^{er} siècle de notre ère), d'anatomiser des animaux à la recherche du siège de la bile noire, source de toute démence, alors que les démences gisent en l'homme, sous la forme variée de ces difformités et ces égarements d'âme que sont les vanités et les fureurs? Et d'évoquer, vraies marques de cette mélancolie d'usage et d'analogie, «toutes ces maladies de l'âme» qui sont autant de «folies intenses qui créent dans la raison certaines opinions et fantaisies dont on guérit par la purge de la vertu⁶». La nostalgie, avant même son baptême, eût mérité d'allonger cette liste de symptômes. C'est en ce sens qu'on peut dire nostalgique avant l'heure un Du Bellay déclinant avec une minutie de mosaïste tout le sombre nuancier de sa prostration,

La peine et le malheur d'une espérance vaine
La douleur, le souci, les regrets, les ennuis⁷.

Cependant que Montaigne, éperdu de poursuivre la Nature à jamais perdue et dont la traque même nous éloigne à proportion du temps que nous passons à vainement la joindre, redouble sa mélancolie d'en voir saccagés les précieux et ultimes vestiges: ceux que, sous des tropiques devenus tristes, des conquérants prétendument civilisés ont anéantis à peine nous les avaient-ils révélés. La mélancolie que suscite la

méditation sur les enseignements perdus de cette «sauvagerie» miraculeusement préservée, comment ne pas l'entendre comme l'ébauche d'une nostalgie encore incertaine de son identité, fondue dans ce sentiment de désenchantement confus qu'exprime alors le discours —sinon la doctrine— de l'humeur sombre?

C'est à la rencontre entre ce modèle médico-moral et celui, poétique et affectif, du regret lancinant, que va naître par un coup de force le terme qui mettra, il faut d'emblée le dire, plus d'un siècle à se faire un chemin vers le sens que nous lui connaissons aujourd'hui.

*

De fait, comme on commence désormais à mieux le savoir, c'est dans le titre de la *Dissertatio medica de Nostalgia oder Heimweh*⁸ composée par le mulhousien Johannes Hofer⁹ en 1688 que le vocable forgé par cet audacieux candidat au doctorat est entré dans l'histoire. L'alternative entre un mot forgé à partir du grec (*Nostalgia*, i.e. mal du voyage) et un vocable germanique (*Heimweh*, mal du pays) désigne bien la double ascendance du propos. Le *Heimweh*, c'est cette douleur de l'exil loin du pays natal qui frappait particulièrement les soldats germaniques enrôlés dans les armées européennes et perdant tout espoir de retour à la *Heimat*, au fur et à mesure qu'on leur extorquait de nouveaux engagements. Le mot n'apparaît qu'assez tard dans les écrits qui nous l'ont conservé: on ne le connaît guère avant le début du XVII^e siècle au plus tôt. Sa relative notoriété est alors attestée, notamment, par la francisation que lui fait subir La Mothe Le Vayer: dans la Lettre LXXVII de ses *Petits Traités en forme de lettres*, intitulée «De l'éloignement de son païs», cet auteur original et curieux envisage l'amour de la terre natale dans l'optique de Cicéron qui stigmatisait le

trop d'attachement des «hommes vulgaires» pour leurs «possessions». Ce qui lui offre l'occasion de mentionner la «foiblesse» particulière des Suisses «à cet égard», au point que

la plûpart de ceux, qui quittent leurs Cantons incultes & sauvages pour venir en France ou ailleurs, tombent dans une maladie qu'eux mêmes nomment Heimweh, c'est à dire, rage de retourner chez lui, parce que le seul desir de revoir leur país les rend si hectiques, & si imbecilles, qu'ils courent fortune de la vie, s'ils ne retournent visiter leurs foiers & leurs montagnes, aussi affreuses qu'infertiles¹⁰.

C'est de la combinaison entre cette tradition nationale particulièrement étroite et le vaste modèle médical et moral de la mélancolie que Hofer va dégager le concept pour lequel il forge de vocable de nostalgie — au sens propre: douleur (*álgos*) du voyage (*nóstos*).

Il la définit comme une maladie d'issue souvent fatale, nommée par les Suisses *Heimweh* parce qu'elle consiste en une *dolore amissæ dulcedinis Patriæ*, une douleur due à la douceur de [se remémorer] sa patrie perdue, dont le patient souffre d'être présentement éloigné et sans espoir dans le futur de la revoir jamais¹¹. C'est une pathologie de prostration et de découragement qui enveloppe les trois dimensions du temps: le regret du passé, l'insatisfaction du présent et le désespoir de l'avenir. Les signes cliniques en sont la tristesse, l'obsession, l'insomnie et les veilles, l'épuisement, le refus de s'alimenter et de se désaltérer, l'inquiétude, les battements de cœur, les soupirs fréquents, l'insensibilité et la sottise d'un esprit qui ne réagit qu'à l'évocation de sa *Heimat*, et parfois la survenue de fièvres opiniâtres. Sauf ce dernier trait, c'est la symptomatologie de la mélancolie à l'âge baroque, point par point récitée. La description pathologique se déduit de ces causes et de ces signes: les «esprits animaux» (ou messagers corpusculaires de

l'âme vers le corps logeant au cerveau) sont pris dans un mouvement répétitif qui les distrait de leur fonction naturelle, les empêche d'alimenter le corps et de fortifier les nerfs. Le sang se gâte, l'âme se ressent de cette faiblesse physique et la mort menace. La seule cure possible demeure, comme dans la mélancolie, la satisfaction du désir frustré, et donc le retour chez soi. À quoi l'on ajoutera les remèdes confortatifs et dépuratifs quand l'organisme n'est pas encore trop affaibli, pour restaurer parallèlement ses forces.

Cette thèse articule deux panneaux d'inégal intérêt: une description symptomatique raffinée et attentive, qui constitue un exposé de psychologie morale avant la lettre, appelé à être enrichi et approfondi par les observations des médecins militaires dont le *Heimweh* deviendra très vite un objet d'enquête et d'inquiétude privilégié; et puis, plus indifférente peut-être, une pathologie nerveuse, marquée par le vitalisme régnant sur la médecine européenne à l'époque. Cette pathologie est clairement référée aux travaux du grand anatomiste et clinicien du système nerveux, Thomas Willis, partisan de la circulation du sang et curieux de la chimie des fermentations: il avait longuement développé la thèse des traces cérébrales, sillons imprimés dans une matière faible et fragile par le passage incessant de l'influx nerveux au long des mêmes voies. Or, dans la décennie précédant la rédaction du texte de Hofer, un débat passionné avait opposé à Willis, sur un sujet somme toute voisin, son compatriote Nathanaël Highmore qui défendait dans une perspective iatrochimiste et iatomécanique la localisation traditionnelle des affections hypocondriaque et hystérique dans le ventre et le bas-ventre: selon lui, elles procédaient non d'un affaiblissement des esprits animaux par irritation et saturation des

fibres cérébrales soumises au retour incessant d'imaginaires obsédantes, mais d'une ascension de matière peccante dont la remontée au cerveau, sous forme de vapeurs délétères ou de dépôts obturants, en entraverait le bon fonctionnement¹². Débat aussi ancien qu'archétypique, non tant par son objet, tout moderne, que par sa forme, tout à fait traditionnelle.

On est frappé d'en reconnaître la structure et les enjeux dans la confrontation entre la thèse de Hofer et la réplique qu'elle va susciter très rapidement non sur l'existence du mal qu'elle identifie, mais sur son interprétation. En 1705, dans ses *Histoires naturelles de la Suisse* qui paraissent en feuilles hebdomadaires à Zurich, Johann Jacob Scheuchzer publie une dissertation *Von dem Heimwehe*¹³, où il propose de substituer à l'origine nerveuse et cérébrale de la nostalgie supposée atteindre en priorité ses compatriotes une cause anatomique et physiologique plus propre, selon lui, à rendre compte de cette spécificité nationale. Et d'attribuer le mal à l'air des sommets alpins, qui, absorbé avec les aliments, cause par sa subtilité un rétrécissement des vaisseaux et des veines chez les habitants des régions montagneuses. La vie dans les plaines exige des conduits plus ouverts pour la circulation du sang onctueux et lourd issu d'un bol alimentaire appesanti par le mélange de la nourriture avec un air plus épais. Quand les Suisses descendent y vivre, leur santé est entravée par les effets de cette constriction; leurs activités vitales s'en trouvent ralenties, et la nostalgie les menace. On soignera donc les nostalgiques en leur faisant occuper des lieux élevés, anticipation des futurs sanatoriums du XIX^e siècle, en leur faisant absorber des produits générateurs d'air et en les

plaçant si possible près d'un foyer allumé, pour dilater vaisseaux et artères.

Cette interprétation nouvelle oppose à l'interprétation vitaliste proposée par Hofer la réplique attendue en termes d'iatromécanique. La médecine militaire, riche d'expériences et d'observations, va ajouter tout au long du XVIII^e siècle et jusqu'après la période des guerres ininterrompues de la Révolution et de l'Empire un volet empirique propre à modérer par les enseignements de la réalité l'ardeur théorique des doctrinaires trop imaginatifs. Cela n'empêche pourtant pas le caractère national de la maladie d'inspirer des considérations et des conduites curieuses: reproduisant en 1710 la dissertation de Hofer, le Bâlois Theodor Zwinger y ajoute la partition musicale du *Kühe Reyen* ou Ranz des vaches, chant des montagnes supposé activer la nostalgie et pour cette raison interdit par les autorités militaires en France ou en Belgique¹⁴. Il est notable, d'autre part, que le médecin suisse Johann-Georg Zimmermann, auteur du traité *Vom Nationalstolze*¹⁵, ait constitué son analyse des mentalités nationales envisagées sous l'angle de l'orgueil patriotique à partir de son expérience personnelle du *Heimweh*, au point que cet ancien élève de Haller semble avoir influencé la thèse développée par l'article «Nostalgie» dû à son maître dans le *Supplément* de l'*Encyclopédie* paru en 1777.

Reste, derrière ces curiosités historiques, le schéma structurel plus profond sur lequel s'est modelé l'affrontement premier entre Hofer et Scheuzcher. Car leurs deux lectures, dont on peut suivre durant une bonne part du XVIII^e siècle le dialogue emblématique à travers les ouvrages ou les études qui traitent de nostalgie qui portent trace de leur héritage: celui de la doctrine mélancolique. On sait que le XVI^e siècle et

le début du XVII^e marquèrent pour la science de l'humeur noire, de ses effets et de ses maux, une période d'apogée et de déclin tout à la fois: les découvertes de l'anatomie et de la physiologie commencent à menacer de disqualification la théorie humorale, et la bile noire d'une suspicion dont elle ne se remettra pas. La nostalgie qui entre en scène durant cet acte ultime et tourmenté de la tragédie atrabilaire n'en subit pas moins l'influence de sa logique, n'en reproduit pas moins la structure qui charpente son interprétation médicale. Certes, nulle part le *Heimweh* n'est rapporté à une pléthore ou une dégénérescence d'atrabile; mais le dialogue entre les thèses de Hofer et de Scheuzcher reproduit clairement le schéma bipolaire qui depuis toujours partage la doctrine médicale de la mélancolie.

Comment ne pas identifier en effet la logique pathologique de Scheuzcher au schéma «ascendant» qui attribue la mélancolie à une remontée de bile noire dégénérée ou pléthorique par le canal des veines emplies et encombrées d'un sang corrompu ou par les nerfs transmettant jusqu'à la tête les vapeurs délétères émises par un foyer de putréfaction ou d'incandescence situé dans les hypocondres? Alors que l'explication proposée par Hofer situe le mal au cerveau d'abord, au cerveau qui répercute ensuite par la médiation des esprits animaux ses effets morbides sur le reste du corps: forme proprement psychosomatique de la maladie, puisqu'elle attribue l'échauffement de l'organe, l'altération de son tempérament et la cuisson du sang qu'il contient au ressassement de l'idée fixe, responsable par répercussion de la déroute de la santé physique. Du cerveau altéré par cette insurrection de l'imagination, la maladie «descend» alors dans le reste du corps privé de ses forces et de son gouvernement par l'obsession et la

dégradation de la «faculté princesse» dont tout le fonctionnement de l'organisme dépend. Cette étiologie hardie, qui attribue aux sentiments et aux idées un pouvoir effectivement pathogène sur l'organisme, n'est pas moins reçue ni moins ancienne que l'autre, plus canonique, qui imagine une remontée de matières, de vapeurs ou de sécrétions corrompues depuis le corps vers l'esprit qu'il corrompt par leur «noirceur».

Le débat a trouvé son accomplissement presque emblématique dans l'*Encyclopédie*. Dû à Jaucourt, l'article «Hemwé» y reproduit la thèse de l'abbé Du Bos développée en 1719 dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* et inspirée de Scheuzcher¹⁶, qui impliquait l'effet mécanique de l'air trop épais retenu dans des canaux organiques trop fins: «Cet air très-sain pour les naturels du pays, est un poison lent pour certaines étrangers¹⁷». Mais Haller (si toutefois c'est lui) qui avait penché pour cette interprétation dans la *Troisième relation* (anonyme) *d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*¹⁸ rédige pour le *Supplément de l'Encyclopédie* paru en 1777 un article «Nostalgie» qui chante la palinodie. Il commence par y rappeler que les Bourguignons sont eux aussi sujets à la nostalgie et que les Groenlandais transportés au Danemark s'exposent dans de petits canots pour regagner leur patrie perdue, bien que celle-ci ne se situe pas sous une latitude différente de celle du Danemark et ne bénéficie pas d'un air différent, mais au contraire «maritime, très pesant et très épais, rempli de vapeurs et de brouillards, et l'air du Danemark est à peu près de la même nature». Pourquoi dès lors les Suisses y sont-ils plus exposés? «J'ai cru entrevoir une partie de cette cause dans la constitution politique de la Suisse», répond l'auteur. Le droit d'y vivre étant lié au

sang, peu d'étrangers y viennent. Déplacé, le Suisse habitué à vivre avec ses seuls compatriotes supportera plus mal qu'un autre ce changement. Il n'empêche que, devenant nostalgie, le *Hemwé* cessait d'être maladie nationale et aérienne pour devenir une forme universelle d'accablement moral, sans arrière-plan ni préalable pathologiques: elle est tout au plus pour Haller une

mélancolie causée par le vif désir de revoir ses parents, & par l'ennui d'être avec des étrangers que nous n'aimons pas, & qui n'ont pas pour nous cette vive affection que nous avons éprouvée de la part de notre famille¹⁹.

À la faveur de cette référence à la mélancolie dont le spectre de signification va de la doctrine médicale la plus stricte à l'analyse morale presque purement psychologique, le saut de la pathologie à la «pathétique²⁰» se prépare, qu'accomplira très bientôt l'âge de la sensibilité, qui mène des Lumières au Romantisme.

*

Certes, cette floraison pathologique va durer, et longtemps encore. Dans l'ouvrage qu'il consacre à *Nostalgie in der Geschichte de Medizin*, Klaus Brunnert poursuit jusqu'au milieu du xx^e siècle la liste des centaines d'ouvrages, de thèses et d'articles qu'il a colligés: la pathologie de la nostalgie, sous le nom plus volontiers retenu de *Heimweh*, épouse la courbe de l'histoire de la médecine, qui va de la pathologie des fibres nerveuses et du cerveau vers les maladies mentales, psychoses et névroses²¹. Karl Jaspers lui consacre sa thèse de médecine en 1909. Puis psychiatrie et psychanalyse se la disputent, comme il se doit. Mais, comme il se doit aussi, sous son nom de nostalgie le phénomène se détache lentement de ses origines médicale

pour entrer dans le vocabulaire courant de l'affectivité et de l'émotion. L'âge du *Heimweh* est loin d'être terminé, que déjà l'âge de la sensibilité lui dispute le vocable néo-grec qui était né sous la plume d'un authentique médecin.

Comme on l'a vu plus haut avec l'exemple de Démocrite, l'élasticité du modèle mélancolique autorisa tout au long de son histoire le parallèle entre une «ontologie» impliquant la totalité physique et psychique de l'être humain dans la maladie triste et craintive, et une «analogie» qui cisèle une pathologie de l'âme en peine, une herméneutique de la maladie de l'âme, sur le modèle exactement démarqué des pathologies anatomiques et physiologiques, mais sans implication de l'organisme. La métamorphose de la nostalgie en pur désordre affectif et sensible est évidemment liée au parrainage discret qu'elle est allée dès l'origine chercher auprès de la mélancolie: ce parrainage permet à la nosographie du *Heimweh* d'évoluer en phénoménologie de la souffrance affective, d'une catégorie de souffrance affective à la fois plus universelle et moins spécifique que la «maladie du pays» *stricto sensu*.

Moins spécifique, car la nostalgie encore limitée au regret du pays natal esquisse aussi la promesse de son extension au regret du temps passé. Plus universelle, car aux Suisses s'ajoutent, on l'a vu, les Lapons, mais aussi, pour les citer pêle-mêle, les étudiants de bien des nations, notamment les jeunes gens de Carniole (ou Kraïna) élevés dans la crainte de l'étranger, les esclaves noirs déportés aux Antilles, les jeunes bonnes bretonnes et les domestiques normands employés à Paris, les soldats écossais sensibles au son de la cornemuse, «les Périgourdins, les Comtois, les Bourguignons & les Champenois, peut-être à raison de la

vie paisible de ces pays, ou plutôt, parce qu'on n'y voit pas beaucoup de Militaires²²», les marins embarqués sur les vaisseaux de Cook ou Bougainville, et jusqu'aux animaux, tel le cerf versant des larmes de joie quand il retrouve sa «paisible retraite» dont les chasseurs ont failli à jamais le priver²³.

Tout ceci suggère une incertitude de définition dont l'effet allait être à terme, dans le premier tiers du XIX^e siècle, un étrange statut de maladie reconnu à la nostalgie par principe, mais dénié dans la réalité de l'énoncé pathologique. Ainsi dans l'article du *Dictionnaire de médecine* rédigé par Georget (1826), dont la rédaction tourne à la prétérition:

La nostalgie n'est point une maladie qu'on puisse décrire, mais seulement *une cause* d'affections diverses dont le traitement peut même être indépendant de la circonstance qui leur a donné naissance. La nostalgie est primitivement un état moral pénible, dont les effets fâcheux peuvent disparaître par le retour au pays ou par l'espoir seul de le retrouver, par la distraction, l'occupation, etc.; la même chose a lieu pour toutes les affections morales tristes; le chagrin cesse avec la cause qui le fait naître²⁴.

Quelques années auparavant, un parfait équilibre entre la définition pathologique et la définition morale, arbitré par le fléau de la mélancolie, avait été réalisé par les auteurs de l'article «Nostalgie» dans le *Dictionnaire des sciences médicales* (1819): notice très richement informée de cas et d'exemples que Pierre-François Percy et son collègue Laurent avaient en partie retirés de leur expérience de médecins militaires pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire²⁵.

Il suffirait de suivre phrase à phrase leur longue étude pour la montrer tout entière redevable au discours de la mélancolie humorale. Mais ce discours est réduit à sa pure structure formelle, évidé de son suc

doctrinal ancien: il offre son architecture vertébrale à l'exposé de souffrances et de malaises observés, détaillés, tressés en une méditation plus morale que médicale, plus psychologique que physiologique, et émaillée d'exemples littéraires et poétiques. Les termes de mélancolie et de nostalgie alternent sans distinction ni réserve, quand ils ne fusionnent pas dans l'expression de «nostalgie mélancolique», employée pour qualifier le mal qui régna «presque épidémiquement sur nos soldats²⁶» durant les campagnes d'Égypte ou de Pologne. La cure toute morale que selon nos deux auteurs requiert la nostalgie ne dément pas cette orientation: consolation et supercherie²⁷, vieilles recettes bien connues des médecins de la mélancolie, en viendront mieux à bout que les remèdes pharmaceutiques. Ainsi se vantent-ils d'avoir fait croire à leurs soldats, pendant le blocus de Mayence en 1814, qu'ils avaient obtenu du général un passage des permissionnaires au travers des lignes ennemies pour les renvoyer temporairement chez eux. «Cet espoir ranima le courage d'un grand nombre, et contribua à arracher beaucoup de victimes à une mort presque certaine²⁸».

De manière prémonitoire, ils laissent deviner, si même ils ne contribuèrent à la précipiter, l'évolution de la «maladie du pays» en maladie du *souvenir*, première esquisse d'une acception de la nostalgie comme recherche et regret du temps perdu:

Nous nous bornerons à examiner si l'éloignement du sol qui nous a vus naître, ou les souvenirs qui retracent son image, suffisent seuls pour produire la maladie qui fait le sujet de cet article, et justifient le nom qu'on lui a imposé. Personne ne contestera que le souvenir des lieux témoins des jeux de notre enfance ne conserve, toute la vie, quelque charme à nos yeux, et que leur vue ne nous cause toujours, surtout après une longue absence, la plus douce émotion²⁹.

C'était se rencontrer avec une intuition de Kant venue d'un tout autre horizon mais conspirant à la même convergence, encore timide, avec la nostalgie des écrivains, et bientôt de tout un chacun:

Les Suisses, ainsi que les Westphaliens et les Poméraniens de certaines régions, à ce que m'a raconté un général expérimenté, sont saisis du mal du pays, surtout quand on les transpose dans d'autres contrées; c'est, par le retour des images de l'insouciance et de la vie de bon voisinage, du temps de leur jeunesse, l'effet de la nostalgie pour les lieux où ils ont connu les joies de l'existence; revenus plus tard chez eux, ils sont très déçus dans leur attente, et se trouvent ainsi guéris; sans doute pensent-ils que tout s'est transformé; mais en fait, c'est qu'ils n'ont pu y ramener leur jeunesse³⁰.

On guérit le mal du pays en rentrant chez soi, non parce qu'on retrouve tels qu'on les avait laissés des lieux et des êtres qui en réalité ont changé, mais parce qu'on se guérit de l'illusion que le temps de l'enfance qu'on y a vécue aurait pu y suspendre son vol. Ce qui revenait à déporter la nostalgie tout entière dans les méandres de la psychologie naissante, où elle allait subsumer les regrets et les souffrances de tous les exils, ceux des lieux perdus et du temps disparu.

Cette redistribution des cartes s'effectue dans le vaste mouvement du Romantisme, aiguillonné par les déracinements que suscitent la Révolution et les guerres impériales. Qu'il suffise de citer, pris presque au hasard, Chateaubriand, Benjamin Constant ou Mme de Staël en France, Chamisso ou Hölderlin en Allemagne, Goethe avant eux dont le mythe de Faust rajeuni fait un écho à celui d'Ulysse revenu et dont le *Wilhelm Meister Lehrjahre* fixe à travers le personnage de Mignon le modèle de la *Sehnsucht nach Italien*, et puis les poètes du temps perdu et de l'exil ici-bas, les Chénier, Lamartine ou Vigny, annonçant Nerval, tout pénétré de la nostalgie des chansons, des contrées et des amours

perdues, le Baudelaire de *La Vie antérieure* ou des *Spleen* et le Verlaine des *Fêtes galantes* ou de *Jadis et naguère*, les Anglais grands voyageurs, comme Byron, ou grands rêveurs d'idéaux inaccessibles, comme Keats — et tant d'autres.

Il faudrait suivre l'histoire du mot pour en mesurer finement les évolutions du sens, souvent imperceptibles, entre son acception encore médicale et la nouvelle qui se devine, déjà psychologique et sensible. Balzac qui passe, parmi les grands écrivains français d'alors, pour avoir inauguré le sens courant du terme, offre l'exemple de ces frôlements et de ces recouvrements ambigus de l'usage. Dans *Louis Lambert*, qu'il compose entre 1832 et 1835, le jeune héros déraciné de la libre campagne et enfermé dans un collège y succombe à une «nostalgie [qui] dura plusieurs mois» et dont le caractère pathologique ne fait aucun doute: son malaise est décrit par le narrateur comme «une maladie dont les symptômes furent imperceptibles à l'œil de nos surveillants, et qui gêna nécessairement l'exercice de ses hautes facultés». Les exhalaisons corrompues de l'air fétide et recuit du collège sale et confiné, «espèce d'humus collégial», le jettent dans une tristesse dont l'expression topique est celle de sa «tête toujours appuyée sur sa main gauche» — comme jadis l'Adam de Chartres et un jour futur le *Penseur* de Rodin³¹. Le sens du terme demeure ici médical.

Presque contemporain, *Seraphîta* décale dans une métaphore impeccable le sens du *Heimweh* de la tradition médicale allemande parfaitement respecté:

...puis, il revenait toujours au presbytère, attiré près de Minna par le spectacle de la vie vulgaire duquel il avait soif, autant qu'un aventurier

d'Europe a soif de sa patrie, quand la nostalgie le saisit au milieu des féeries qui l'avaient séduit en Orient³².

Un an plus tôt, *La Recherche de l'absolu* use du terme en un sens que le dictionnaire étymologique de Walter von Warburg considère comme la première entrée attestée du sens profane et psychologique du vocable en langue française. On pourrait contester cette interprétation. «Que pouvait Pépita seule contre cette espèce de nostalgie scientifique?³³», s'interroge l'auteur à propos de la folie de l'absolu qui hante le cerveau dérangé de Bathazar Claës. On pourrait trouver que l'usage du terme reste encore loin de l'acception actuelle: une nostalgie scientifique, c'est tout bonnement une de ces obsessions malades du savoir qui appartient au registre des pathologies mélancoliques connues et répertoriées par la médecine ancienne comme le nom de «folie du sage». Et nullement le sens moderne de regret rêveur et souffrance d'insatisfaction. À preuve, il sera plus loin question de la «gravité de la maladie» du héros, marqué par des «mouvements tristes, la voix faible, l'abattement d'une convalescent», symptômes de son «ennui», de sa «langueur». «Souffrances de l'esprit³⁴» commentera plus loin Balzac. Certes, et exprimées dans le vocabulaire de la pathologie, comme presque toujours en ce domaine fuyant des maladies de l'âme dont le langage est tissé d'analogies et de métaphores. Décidément, même employée métaphoriquement, la nostalgie reste ici attachée à son origine pathologique.

En revanche, *Pierrette* en 1840 offre le premier exemple à peu près indiscutable chez Balzac d'un usage moderne et profane du terme. Et d'autant plus probant que le rapport avec la situation de *Louis Lambert* creuse de relief leur différence. Ici, pour montrer les Rogron

lassés de l'atmosphère malsaine de la rue Saint-Denis et aspirant à retrouver les charmes provinciaux de Provins qu'ils se figurent comme un «paradis terrestre» où l'air est pur et la vie lumineuse, Balzac écrit:

Le frère et la sœur commençaient à trouver l'atmosphère de la rue Saint-Denis malsaine; et l'odeur des boues de la Halle leur faisait désirer le parfum des roses de Provins. Ils avaient à la fois une nostalgie et une monomanie contrariées par la nécessité de vendre leurs derniers bouts de fil, leurs bobines de soie et leurs boutons. La terre promise de la vallée de Provins attirait d'autant plus ces Hébreux, qu'ils avaient réellement souffert pendant longtemps, et traversé, haletants, les déserts sablonneux de la Mercerie³⁵.

Soutenue par le déploiement de la métaphore filée empruntée à l'exemple de la plus ancienne et de la plus récurrente des souffrances nostalgiques, le doublet de termes médicaux formé par la nostalgie et la monomanie est décoloré et pour ainsi dire profané par le qualificatif «contrariées» qui leur est commun: si la nostalgie était entendue ici dans son acception strictement pathologique, elle ne serait pas contrariable. La contrariété lui serait inhérente, constitutive. Et le mal qui en résulterait se nommerait nostalgie (ou monomanie) au sens médical. Que Balzac se soit senti libre (ou contraint) d'y ajouter l'adjectif «contrarié» signifie qu'il entend intuitivement la nostalgie comme un sentiment d'appel vers un paradis perdu, en l'occurrence celui du pays natal, comme l'expression d'une souffrance par désir du retour et non comme une maladie due à la contrariété que rencontre ce désir. La nostalgie des Rogron s'entend de toute évidence comme une rêverie de retour, contrariée par la nécessité d'exercer leur métier à Paris. Le sens actuel, que méconnaîtra encore Littré dans les années 1860, point ici à la faveur des détours métaphoriques où il se devine.

La boucle est bouclée: le sens archaïque du *desiderium* latin, du regret des paradis perdus, raffiné et compliqué en rêverie éveillée vibrant autour d'une trace mémorielle, s'est dégagé de l'assignation pathologique du vocable. Le terme de nostalgie s'offre désormais à désigner dans sa spécificité psychologique et affective la nuance sensible qu'il identifie et distingue au sein des émotions et des chagrins de l'absence.

*

Parvenu au terme bien imparfait de ce qui peut tenir dans un propos condensé et déjà trop disert, on conclura par une considération peut-être risquée sur les enseignements à tirer de ce parcours dans le cadre de l'expérience contemporaine de l'exil que nous offre une culture et une société mondialisées. On a vu que le détour par la médecine et la maladie a été nécessaire à l'isolation du concept dans son sens nuancé et mouvant, un sens si complexe que les définitions des dictionnaires actuels peinent d'ailleurs à le circonscrire par périphrases et synonymes. Ce détour a conduit à occulter le regret, la longue expérience du regret, sous une pathologie dont la détermination même et plus encore le traitement ont révélé la vacuité de l'assignation médicale à laquelle on a voulu contraindre un sentiment autrement riche et toujours fuyant. Le modèle mélancolique, utile levier pour mouvoir les masses figées, a joué le même rôle ambigu ici que, par exemple, dans l'analyse des épidémies de sorcellerie et de possession: bienvenu pour débloquent les rigidités, il pâtit de ses limites et retourne malheureusement sa fragilité sur les causes qu'il entend servir. Tout comme les démonologues auront beau jeu de rétorquer aux médecins sceptiques que toutes les religieuses d'un couvent en proie à une épidémie possessionnelle ne peuvent être de

tempérament uniquement et universellement mélancolique, de même la nostalgie a conservé quelque chose de la suspicion qui s'attache aux sentiments traités d'abord en maladies et par voie de conséquence considérés dès lors comme toujours plus ou moins morbides. Elle passe volontiers pour un obstacle à l'adaptation, à l'action, à l'allant. Regretter le passé, regretter l'ailleurs ne consonne pas avec les valeurs positives d'un monde du perpétuel changement, du renouvellement obligatoire, du présent impératif et des lendemains soucieux. L'imaginaire écologiste, qui aurait pu y prêter, s'en détourne comme d'une tare et s'en défend comme d'un reproche: le retour à une planète vierge prend pour elle l'allure d'une conquête de l'Ouest, et s'interdit tout effet de régression. Les éoliennes préfèrent ressembler à des rotors plutôt qu'à des moulins: c'est plus actuel, donc plus prisé.

En matière d'exil, pourtant, il n'est pas certain que la réputation faite à la nostalgie par son origine pathologique soit accréditée par l'expérience sociale qu'offrent les flux migratoires qui jamais encore n'étaient parvenus dans l'histoire à un seuil numérique aussi élevé. Les leçons qu'on peut en tirer conspireraient même à effectuer à son endroit une révolution copernicienne. De même que certains parasites sont favorables à la bonne économie des systèmes avec lesquels ils ont conclu un pacte, la nostalgie offre en effet à l'exilé une voie appréciable pour l'expression salutaire de sa douleur, de son manque, de sa mutilation d'âme, et pour l'édification de cette douleur en une souffrance raisonnée qui sache à quoi s'accrocher, où s'arrimer: à une terre, une mémoire, une culture, une langue... Ce qui favorise paradoxalement l'acceptation d'une autre terre, d'une autre langue, d'une autre culture dans leur altérité appréciée, évaluée, méditée. En

sachant que l'on n'est pas tout entier où l'on vit, en ménageant dans l'espace du sensible et de l'imaginaire la répartition et la circonscription délicate de la présence et de l'absence, du moins sait-on exactement où l'on se trouve et par là qui l'on est. La souffrance nostalgique construite à partir de la douleur de l'exil devient un exutoire et par là un remède — un remède dans le mal, pourrait-on dire.

En revanche, les générations se succédant sans que le pays d'adoption soit ressenti comme celui auquel on appartient et le pays d'origine s'éloignant au fur et à mesure de la transmission et de la succession, le déraciné qui ne sait plus où faire souche sera condamné à errer entre les rejets et les images symboliques d'adhésion trompeuse — religieuse, sportive, comportementale, etc. — mimées et affectées sans être vraiment situées, encore moins intégrées. Cette situation bien connue, celles des immigrés que l'on dit de seconde ou de troisième génération, n'est peut-être pas suffisamment pensée et traitée en termes d'affectivité, de sensibilité, d'émotion. On l'abstrait, on la théorise, on la rigidifie, on la démonte et la détaille. Peut-être faudrait-il lui restituer son trouble, son irrationalité, son irréductibilité de douleur incapable de se constituer, de se structurer dans l'espace interstitiel de l'émotion intime: concevoir l'impossible de la nostalgie comme un impossible de la souffrance qui rejette l'exilé dans la douleur brute et violente.

1 | Charles Baudelaire, «Vie antérieure» et «L'invitation au voyage». *Les Fleurs du mal*, 1861, «Spleen et idéal», XII et LIII. Éd. crit. Claude Pichois, Paris, Gallimard «Poésie», 1972, p.45 et 83.

2 | Jean Starobinski, «Sur la nostalgie. La mémoire tourmentée», *Cliniques méditerranéennes*, 2003/1, n°67, p.191-202. Repris dans *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p.283-290.

3 | www.flickr.com/photos/28188760@N02/6627536167/in/set-72157628573948275.

4 | Robert Burton, *The Anatomy of Melancholy*, Londres, John Lichfield & James Short for Henry Cripps, 1621. Éd. Thomas C. Faulkner, Nicolas K. Kiessling, Rhonda L., commentaires de J. B. Bamborough et Martin Dodsworth, Oxford, Clarendon, 1989-2000, 6 vol. Trad. fr: *Anatomie de la mélancolie*, trad. fr. de Bernard Hoepffner, introduction de Jean Starobinski, postface de Jackie Pigeaud, Paris, J. Corti, 2000, 3 vol.

5 | Robert Burton, *The Anatomy of Melancholy*, Oxford, H. Cripps, 1621. Trad. fr. Bernard Hoepffner, Paris, J. Corti, 2000. Part. 1, sect. 1, membre 1, subdiv. 5, p.227.

6 | «Hippocrate au Sénat et au peuple des Abdéritains» [*in*] *Lettres hippocratiques*, Littré IX, p.320-349 (rééd. des *Œuvres complètes*, Paris, Union littéraire et artistique, 1955, 5 vol. V, p.301).

7 | *Les Regrets*, XXXV, v.10-11.

8 | *Dissertatio medica de NOSTALGIA Oder Heimwehe: quam Supremi Numinis auxilio adstante Permissu et consensu Magnifici, Excellentissimi et Gratississimi Medicorum Ordinisi, in Perantiqua Rauracorum Universitate Præsidi, Viro Experientissimo, Excellentissimo, DN. JOH. JAC. HARDERO, Phil. Et Med. Doct. Anatom. Et Botan. Profess. Celeb. Sereniss. Marchion. Bada-Durlaci Archiatro etc. Ad D. XXII. Jun. Ann. M.DC.LXXXVIII, Amico eruditorum examini proponit, Johannes Hoferus, Alsato-Mylhusinus. Basilæ, Typis Jacobi Bertschii.* Le texte connu une réédition en 1745, Il a été réédité de nos jours par Fritz Ernst (*Vom Heimweh*, Zurich, Fretz et Wasmuth, 1949) et traduit en anglais par Carolyn Kiser Anspach («Medical Dissertation on Nostalgia by Johannes Hofer, 1688. Translated by —, B.A.», *Bulletin of the Institut of History of Medicine*, 1934, II, p.376-391).

9 | Né le 28 avril 1669 à Mulhouse, ce fils de pasteur aux talents apparemment précoces avait commencé très tôt les études de médecine qui, après la réception de ses grades à Bâle en 1688, le menèrent dès l'année suivante, à peine âgé de vingt ans, à mener une carrière dans sa ville natale. Son maître, Johann Jacob Harder (1656-1711), personnage considérable, médecin particulier du duc de Wurtemberg et du margrave de Bade, avait été nommé en 1678 professeur de rhétorique à

Bâle, avant d'y devenir en 1686 professeur de *Physic*, c'est-à-dire de médecine pratique, puis d'anatomie et de botanique en 1687 et enfin de médecine théorique en 1703.

10 | François de La Mothe Le Vayer, «De l'éloignement de son país», *Petits traités en forme de lettres écrites à diverses personnes studieuses*, 1647 et suiv., Lettre LXXVI, [in] *Œuvres de —*, Dresde, M. Gröll, 1756-1759, 7 t. en 14 vol. Tome VI, partie II, 1758, p.235. Nous ajoutons cet exemple à la liste dressée par Christian Schmid-Cadalbert, «Heimweh oder Heimat. Zur Geschichte einer einst tödlichen Schweizer Krankheit», *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* 89 (1993), H. 1, p.69-85 (p.71-73). Et nous renverrons à Normand Doiron, qui le cite dans *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, P.U. de l'Université Laval et Paris, Klincksieck, 1995, ch; XII, p.177.

11 | Comme les Suisses vivant en France en sont souvent atteints, Hofer prend soin de signaler qu'elle y est bien connue et qu'on la nomme *in Gallis* «la Maladie du Pays» (en français dans le texte): expression que devait fixer dès 1718 le *Dictionnaire* de l'Académie française.

12 | Nathanël Highmore, *Exercitationes duæ, quarum prior de Passione hysterica, altera de Affectione hypocondriaca* (Oxford, R. Davis, 1660). Thomas Willis, *Pathologiæ cerebri et nervosi generis specimen* (Oxford, J. Allestry, 1667). Highmore répliqua par la *De Passione hysterica et affectione hypocondriaca, responsio epistolaris ad D. Willisium*, (Londres, R. Clavel, 1670) à quoi Willis opposa une *Affectionum quæ dicuntur hystericæ et hypocondriacæ pathologia spasmodica* (Londres, J. Allestry, 1670).

13 | Johann Jacob Scheuchzer, *Naturegeschichte des Sweitzerlandes*, Zurich, D. Gessner, 1746, I^e partie, «*Von dem Heimwehe*», p.86-92.

14 | Theodor Zwinger, *Dissertatio medica tertia de Pothopatridalgia vom Heim-Wehe*, [in] *Fasciculus dissertationum medicarum selectiorum*, Bâle, J. L. Koenig, 1710, p.87-111. La musique est notée aux pp.102-107.

15 | Johann-Georg Zimmermann, *Vom Nationalstolze* (Zurich, Heidegger, 1758), 3^e éd., Zurich, Orell, Gessner et Komp, 1768. *De l'Orgueil national*, traduit de l'allemand, Paris, Delalain, et Amsterdam, Reviol, 1769. Voir Antoinette Emch-Dériaz, «L'art médical appliqué à l'étude des mentalités», *Canadian Bulletin of Médical History/ Bulletin Canadien d'Histoire de la Médecine*, vol.12, 1995, p.157-167

16 | Jean-Baptiste Du Bos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, Paris, J. Mariette, 1719, 2 vol. Nous citons la 7^e éd., Paris, Pissot, 1770, 3 vol. T.II, p.261-262 (Slatkine repr., Genève, p.205).

17 | *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné...*, Neuchâtel, pseudo-S. Faulche, t.VIII, 1765, f°129-130.

18 | Henri Mettrier, *Relation d'un voyage de Albert de Haller dans l'Oberland bernois (1732)*. *Publiée avec une introduction et des notes* [d'après une pièce du recueil factice de la Bibliothèque Mazarine intitulé *Mélanges helvétiques*], Langres, Martin-Berret, 1906. L'attribution à Haller est argumentée par H. Mettrier dans sa préface, p.I-XIII.

19 | *Encyclopédie, Supplément*, Amsterdam, Rey, 4 vol. T.IV, 1777, f°60.

20 | Au sens où ce mot est employé par Jean-Maurice Monnoyer, «La Pathétique cartésienne», préface à René Descartes, *Les Passions de l'âme*, Paris, Gallimard, «Tel», 1988, p.7-152.

21 | Klaus Brunnert, *Nostalgie in der Geschichte de Medizin*, Düsseldorf, Triltsch, 1984.

22 | Jean Colombier, *Médecine militaire ou traité des maladies, tant externes qu'internes, auxquelles les Militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix & de guerre*, Paris, Cailleau, 1778, 7 tomes en 6 vol. T.IV, §CCLVI, p.253-265 (p.254-255).

23 | D. F. N. Guerbois, *Essai sur la nostalgie appelée vulgairement maladie du pays*, Paris, Impr. de Valade, 1803, p.7-8. Repris par Philippe Pinel pour la partie de l'article «Nostalgie» signée par lui dans l'*Encyclopédie méthodique. Médecine, par une société de médecins. Mise en ordre, publiée par Vicq d'Azyr, et continuée par M. Moreau (de la Sarthe)*, Paris, Vve Agasse, t.10 (*i.e*137 de l'ensemble), 1821, p. 661b –662b.

24 | É.-J. Georget, [in] MM. Adelon, Béclard, Biett [*et al.*], *Dictionnaire de médecine*, Paris, Béchét jeune, t.XV, 1826, p.135

25 | Percy et Laurent, article «Nostalgie», *op. cit.*

26 | *Op. cit.*, p.269-270.

27 | «Le traitement de la nostalgie essentielle doit être plus moral que pharmaceutique. Il est bien prouvé par l'expérience que l'administration des médicaments contribue beaucoup plus à aggraver les symptômes qu'à les calmer, et en général on ne saurait y mettre trop de réserve; tandis qu'au contraire on ne négligera aucun moyen de s'emparer de l'imagination du malade, et de la détourner du seul objet qui l'a subjuguée. C'est dans ce cas que le médecin a besoin d'employer cette éloquence persuasive qui a tant d'empire sur l'âme, et qui sait si bien l'ouvrir à l'espérance. Il doit feindre de partager tous les maux qui pèsent sur son malade, et, loin de blâmer ses pleurs, il doit s'attendrir avec lui». Percy et Laurent, article «Nostalgie», *op. cit.*, p.276.

28 | *Op. cit., ibid.*

29 | Percy et Laurent, article «Nostalgie» [in] MM. Adelon, Alibert, Barbier, [etc.] *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, G. L. F. Panckoucke, t.XXXVI, 1819, p.265-281 (p.265-266).

30 | Emmanuel Kant, *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, (1798) 1800 2. Rééd. Reclam, Stuttgart, 1983. *Anthropologie du point de vue pragmatique*, trad. franç. P. Michel Foucault, Paris, Vrin, 1964, p.55.

31 | Honoré de Balzac, *Louis Lambert*, 1835. *La Comédie humaine*, éd. crit. de P. Citron, Paris, Seuil, 7 vol. T. VII, 1966, p.293.

32 | Id., *Séraphîta*, 1835. Éd. cit., de *La Comédie humaine, ibid.*, p.337.

33 | Id., *La Recherche de l'absolu*, 1834. Éd. cit. de *La Comédie humaine*, t.VI, p. 639.

34 | *Ibid.*, p.640.

35 | Id., *Pierrette*, 1840. Éd. cit. de *La Comédie humaine*, t.III, p.16.